

Love Life

de Kôji Fukada – 2h04

avec Fumino Kimura, Tomorowo Taguchi, Tetta Shimada
Japon – Sortie nationale le 14/06/2023

VENDREDI 15/09/2023 – 19h30

DIMANCHE 17/09/2023 - 11h00

LUNDI 18/09/2023 – 19h00

MARDI 19/09/2023 – 20h00

KÔJI FUKADA, réalisateur

Kôji Fukada est né en 1980 à Tokyo. En parallèle de ses études de Littérature à l'Université Taisho, il suit des cours de cinéma à la Film School of Tokyo. Après avoir réalisé son premier long métrage *La Grenadière*, il rejoint en 2005 la compagnie de théâtre Seinendan dirigée par Oriza Hirata. Kôji Fukada réalise *Hospitalité* en 2010 suivi d'*Au revoir l'été* (2013). Son film *Harmonium* remporte en 2016 le Prix du jury - Un Certain Regard à Cannes. En 2018, Kôji Fukada est fait Chevalier de l'Ordre des Arts et des Lettres en France. En 2020, il revient en sélection officielle à Cannes avec *Suis-moi je te fais, Fuis-moi je te suis*. Son dernier film *Love Life* a été présenté en Compétition Officielle à la Biennale de Venise en 2022.

ENTRETIEN AVEC KÔJI FUKADA**Votre film commence par une surprise d'anniversaire puis ne cesse de surprendre, semblant être construit autour de ce motif : pourquoi l'avez-vous souhaité ainsi ?**

La vie est pleine de surprises, à commencer par le fait même de venir au monde. L'être humain, par nature, ne peut s'empêcher d'espérer une "harmonie préétablie" mais dans la plupart des cas, il ne s'agit que d'une vaine illusion. Quand je réalise un film, j'espère toujours pouvoir représenter à l'écran un sentiment de surprise équivalent à l'imprévisibilité de nos existences, et plus encore le suspense qui en découle. C'est pourquoi je préfère ne pas évoquer l'événement tragique du début du film pour laisser au spectateur la plus forte impression possible : celle que l'on pourrait ressentir dans la vie.

Quels sont les mélodrames qui vont ont marqué ?

Il y a *La rue rouge* (1945) de Fritz Lang ou encore *L'Ange bleu* (1930) de Josef von Sternberg. En général la femme y est très libre et finit par blesser un homme. Mais je n'avais pas tellement envie de coller à ce type de femme fatale, je trouve que c'est un peu réducteur, surtout à notre époque. J'avais envie de prendre le revers de cela. C'est ainsi que chacun des personnages trahit finalement quelqu'un. Que ce soit Taeko, Jiro ou Park, tous les trois commettent un acte de trahison les uns envers les autres. Et même Yamazaki avoue à Jiro qu'elle-même, au lycée, a rompu avec un garçon et qu'à présent elle comprend son ressenti, expiant ainsi un peu sa propre trahison. Je n'avais pas non plus envie de faire de Jiro un personnage particulièrement cruel, j'avais simplement envie qu'à travers lui, on comprenne que tout le monde peut blesser quelqu'un sans le vouloir. Je ne crois pas qu'il y ait de méchanceté de sa part envers Taeko ou Yamazaki. Ce sont des cruautés banales.

En quoi les liens dépeints dans le film sont-ils japonais ?

Le personnage de Taeko représente tout un système. Selon moi, elle se définit dans sa relation à l'autre, dans le rôle qu'elle va jouer auprès d'une tierce personne : elle est la femme de Jiro, elle est la mère de Keita, elle est la protectrice de son ex-mari... En fait, c'est un personnage qui a du mal à affirmer son individualité, ce qui

est assez propre à la société japonaise. On a tendance à nous affubler d'un rôle, d'une place très définie. Dans une société, sur un lieu de travail, on ne va pas forcément appeler les gens par leur nom, mais par leur poste. De la même manière, on désigne souvent les femmes comme « la femme de » ou « la mère de »...

Si j'ai voulu qu'il y ait un malaise dans la relation entre Taeko et ses beaux-parents, c'est précisément parce que je pense qu'elle incarne une erreur dans le système patriarcal japonais. Aux yeux de ses beaux-parents, qui avaient en tête un stéréotype de la belle-fille idéale, Taeko déroge à la règle puisqu'elle a déjà été mariée, et qu'elle a en plus eu un enfant de ce premier mariage. À partir de là, leur relation ne peut pas être fluide puisqu'elle-même est un peu comme un grain de sable dans le système japonais.

Cela dit, le personnage est un peu plus émancipé que ce que j'avais imaginé au départ. J'avais en tête une femme japonaise assez caractéristique, très contrainte et qui subit. Or Fumino Kimura, l'actrice qui incarne Taeko, est une femme qui a beaucoup de détermination et de force. C'est une femme franche, qui dit les choses comme elle les pense. Cette nature a influencé le personnage et c'est ce qui fait qu'elle répond avec beaucoup d'aplomb quand son beau-père a des mots injurieux à son égard. Malgré ce tempérament, le personnage incarne l'impossibilité de s'émanciper complètement du système patriarcal.



L'ex-mari de Taeko (Park) est un personnage qui semble illustrer l'incapacité à exprimer ses sentiments.

Park est effectivement un personnage à part, qui révèle les ambiguïtés des autres. Il n'est par exemple jamais dit pourquoi il a quitté Taeko, pourquoi il s'est enfui. Quand elle lui pose la question, il répond « Je ne sais pas ». Son paradoxe est d'avoir lui aussi des sentiments très enfouis, mais de servir de révélateur, de catalyseur à ceux de Taeko et Jiro. J'ai construit ce rôle en ce sens jusqu'au choix d'Atom Sunada, l'acteur qui l'interprète, parce que j'ai senti chez lui une très grande envie d'émancipation, qui est précisément ce que je voulais que Park manifeste. Alors que dans les films de fiction les personnages malentendants récoltent souvent la pitié ou la compassion des autres, j'avais vraiment envie qu'on puisse le voir comme n'importe qui, y compris dans ses mensonges ou sa noirceur.

(...) Ce qui m'a particulièrement frappé, c'est que ce moyen de communication s'accompagne d'une attention particulière aux expressions faciales de l'autre. C'est l'opposé de la tendance qu'ont les « entendants », lorsqu'ils communiquent, à détourner le regard de l'autre au fur et à mesure qu'il se rapproche de lui. Cette pensée a conduit à cette réplique dans la dernière scène : « Regarde-moi ».

Au départ, cette histoire était supposée se passer totalement en japonais. Là en l'occurrence, il y a 3 langues différentes puisqu'il y a le japonais, le coréen et la langue des signes coréenne. Est-ce que le langage nous rapproche ou nous éloigne ? C'est une citation que j'avais déjà utilisée dans *La Comédie Humaine*, un de mes premiers films, où l'un des personnages cite Nietzsche et dit que le langage est un pont d'illusions entre deux solitudes. On a beau se parler, on a beau signer dans la même langue, on a beau avoir l'illusion de s'être compris à un moment, je pense qu'en réalité, on est toujours seul face à nous-mêmes. Cette solitude fait vraiment partie intégrante de la nature humaine. Ma conception, à la fois du langage mais aussi de la condition humaine, se reflète parfaitement dans les relations des personnages de *Love Life*.

Mais le plus important est que la surdité de Park n'est pas un raccourci pour signifier qu'il est à plaindre, ou qu'il est pur et innocent. C'est simplement quelque chose de naturel, comme l'est cette relation entre une personne entendante et une personne sourde... C'est une relation triangulaire entre des êtres humains. Je n'ai pas besoin d'inventer des histoires pour justifier des personnages entendants dans mes films, donc il en va de même pour les personnes sourdes. J'espère que ce film sera un pas vers l'acceptation de ce principe, qui consiste à ne pas exiger de raison particulière pour avoir des sourds dans les films. Ce serait déjà un grand pas en avant...

Prochaines séances :

Les Herbes sèches, de Nuri Bilge Ceylan – Jeu 21/09 à 18h30, Dim 24/09 à 19h00 et Lun 25/09 à 14h00

Numéro zéro, de Jean Eustache – Jeu 21/09 à 21h00, Dim 24/09 à 11h00 et Lun 25/09 à 19h00

Prince des ténèbres, de John Carpenter (1988) – Ven 22/09 à 19h30 et Mar 26/09 à 20h00